

Produire autrement pour participer à un projet global et citoyen de transition de nos sociétés

Le témoignage conclusif de Philippe Baret,
professeur à l'Université de Louvain (Belgique), lors du colloque national
Produisons autrement, Paris, 18 décembre 2012.

Deux bonnes nouvelles

Je voudrais d'abord vous dire qu'au regard des magnifiques images qui ont défilé toute la journée sur les écrans (merci les photographes) et dans vos yeux, c'est beau chez vous. J'ai l'impression intime et profonde que les agricultures que nous avons vues aujourd'hui peuvent rencontrer les trois injonctions du philosophe : faire le bien, le bon et le beau. Je préfère ce triptyque à l'hyper-performance.

Pourtant, comme Nietzsche et Jean-Pierre Tillon¹, nous partageons tous un même sentiment d'inquiétude et d'incertitude : les solutions pour lesquelles nous nous sommes enthousiasmés aujourd'hui suffiront-elles à répondre aux défis qui nous attendent, permettront-elles de laisser à nos enfants une planète plus durable ? Sont-elles réservées à 10 % de pionniers ou concerneront-elles un jour 90 % des agriculteurs ? Je n'ai pas la réponse mais, d'un point de vue de chercheur, j'ai quand même deux bonnes nouvelles. La première c'est que certes la planète est mal en point, mais nous avons aujourd'hui une vision claire et objective des équations à résoudre. Si nous voulons prendre nos responsabilités, nous pouvons le faire en connaissance de cause. La seconde bonne nouvelle, c'est qu'aujourd'hui, en France, et partout en Europe, aux Etats-Unis, au Brésil, en Argentine, en Afrique et en Asie, des solutions nouvelles sont expérimentées, des agriculteurs et des agricultrices réinventent l'agriculture. Marion Guillou nous en a parlé ce matin. Ils construisent des innovations qui ne sont pas seulement technologiques mais aussi organisationnelles ou sociales.

Si nous connaissons les contraintes et possédons les solutions, que nous manque-t-il pour réussir le défi ? Je vois citer au moins trois aspects : mieux estimer les contraintes et les possibles, identifier les verrouillages qui bloquent les trajectoires de transition, reconnaître que nos ressources sont limitées et qu'il faut donc agir avec parcimonie et intelligence.

¹ Directeur scientifique de la coopérative In Vivo, intervenu précédemment, lors de la table ronde « Mettre en mouvement tous les acteurs et accompagner le changement ».

Mieux estimer les possibles

Quand on aborde les nouveaux modes de production agricole, les critiques sont toujours les mêmes : il est irréaliste de nourrir le monde avec de telles approches, ces méthodes sont trop peu efficaces, ce sont des techniques dépassées. Ce que disent les études les plus récentes, publiées dans les meilleures revues, c'est que la poursuite du modèle industriel sous sa forme actuelle est totalement irréaliste. La généralisation des solutions que nous avons vues aujourd'hui peut paraître une utopie et demandera une réelle volonté et intelligence collective mais elles rencontrent le cahier des charges de notre planète. Elles sont raisonnables, elles font sens.

Tout en expérimentant avec les acteurs de terrain, il nous faut donc continuer à travailler sur les scénarios, réfléchir aux stratégies de généralisation, de montée en puissance de ces modèles qualifiés aujourd'hui d'alternatifs. Pour se mettre en projet, il est important d'avoir des objectifs, des cadres. Ils sont à construire ensemble mais ils doivent être légitimés, validés. C'est le rôle du paysage institutionnel : politiques, régulateurs, experts. Les approches découvertes aujourd'hui sont pleines d'espoir, elles sont enthousiastes, intelligentes, mais le processus de légitimation amorcé par cette conférence nationale doit se poursuivre. Il s'agit d'un premier pas et j'espère que l'on se retrouvera bientôt pour poursuivre le chemin. Il faudra ce jour là avoir les moyens de mesurer notre impact. Si nous sommes 10 % aujourd'hui, combien serons-nous dans deux ans ? Comment entraîner le plus grand nombre dont parlait l'étudiante Marie-Charlotte Delaroche²?

Identifier les verrouillages

L'agriculture nouvelle ne doit pas seulement s'appuyer sur des solutions. Nous avons entendu parler de réponses techniques, elles sont importantes et nécessaires car l'agriculteur doit continuer à être un professionnel rigoureux. Mais cette rigueur doit être déployée au service de nouveaux objectifs et de nouveaux indicateurs. On ne peut pas indéfiniment augmenter les rendements, détruire les sols ou éliminer la biodiversité. Répondre à la complexité du défi qui consiste à réconcilier production, environnement, bien-être et résilience demande non seulement de disposer de solutions mais de partir du problème, des questions des agriculteurs et non des étagères des chercheurs. Si elles convergent, tant mieux, mais ne partons pas de l'idée que les réponses doivent précéder les questions. Si les agriculteurs qui produisent autrement ne trouvent pas de réponse, c'est peut-être qu'au lieu de partir de leurs questions systémiques, on est parti des solutions disponibles. Or ce qui est novateur n'est pas par définition pertinent. La pertinence d'une solution répond à la question sans créer des problèmes plus importants que celui qui est solutionné. De ce point de vue, une partie des innovations d'aujourd'hui ne seront plus pertinentes dans dix ou vingt ans quand les défis environnementaux et climatiques se seront accentués.

Les problèmes que rencontrent les agriculteurs novateurs s'inscrivent dans une diversité de configurations. Leur résolution peut nécessiter la combinaison de différentes pratiques, de nouveaux outils, de nouveaux modes d'organisation, de nouvelles relations à la filière et/ ou au consommateur. Et dans ce cadre, il faut lever certains tabous : s'il est nécessaire de baisser un peu les rendements pour assurer les autres services écosystémiques, il faut le faire. La double performance est un noble objectif, mais il faut rapidement et d'abord réinvestir la

² Etudiante en BTS « Analyse et conduite des systèmes d'exploitation », elle participait à la première table ronde, « Tirer parti du potentiel naturel du sol pour produire mieux en grandes cultures ».

performance environnementale car c'est là que nous sommes le plus en retard, quitte à perdre un peu à la marge économiquement.

Par-delà les miracles

Il faut arrêter de croire aux miracles. On a parlé de partage... Eh bien, un partage équitable, ce serait d'allouer à l'agroécologie les mêmes ressources qu'aux biotechnologies. Comprenez-moi bien : il ne faut pas les opposer mais les équiper de la même façon. Si les premiers sont en avion ou en Formule 1, loin des réalités mais sur des trajectoires rapides et si les autres sont à pied avec comme seule énergie leur bonne volonté, je peux sans difficulté vous prédire la fin de l'histoire. Il y a donc urgence à rétablir un équilibre des ressources. J'ai cherché le montant exact alloué jusqu'ici aux biotechnologies, sans le trouver, mais j'ai bien peur, Monsieur le Ministre, qu'il se compte en centaine de millions d'euros. Si une part infime de ce budget était réalloué aux objectifs portés aujourd'hui, je peux vous garantir que la France sera non seulement un modèle en termes d'intentions mais elle le sera aussi en termes de réalisations.

L'économie est au cœur du dispositif. Souvent nous confondons économie et profit, économie et finance. En fait, si on se rappelle les cours de Raymond Barre, « la science économique est la science de l'administration des ressources rares. Elle étudie les formes que prend le comportement humain dans l'aménagement de ces ressources ; elle analyse et explique les modalités selon lesquelles un individu ou une société affecte des moyens limités à la satisfaction de besoins nombreux et illimités » (*Economie politique*, PUF, 1959). Dans ce sens, je ne suis pas sûr que les banques ou les technocrates de Bruxelles aient vraiment compris ce qu'était l'économie. D'où la question que j'aimerais poser lors de notre prochaine rencontre : quelle est la position des banques, des organismes prêteurs, sur la démarche « produire autrement ? ».

Des possibles incompatibles ?

Nous avons évoqué une diversité de possibles. Ces derniers ne sont pas par définition complémentaires et compatibles. Ils peuvent l'être mais arrêtons d'être naïfs, cette compatibilité doit être démontrée et non pas considérée comme implicite. J'ai mené des recherches qui montrent ainsi l'incompatibilité entre le modèle biotechnologique et le modèle agroécologique. Parler de compatibilité suppose en effet de l'avoir étudié et prouvé. C'un sujet de recherche en soi, à prendre au sérieux.

Tout ce qui est possible n'est pas souhaitable. La coexistence de multiples trajectoires n'est possible que si l'espace et les ressources sont illimitées. Dans un monde en crise où nos moyens sont restreints, il nous faut réfléchir à la trajectoire de transition que nous voulons suivre, s'y tenir et y investir un maximum de ressources. Cela laisse bien sûr la place à l'expérimentation et à l'exploration, à condition d'avoir déterminé *ex ante* si les objectifs attendus par les différentes formes d'agriculture sont bien ceux recherchés par la société. Et sur ce point, je rejoins Thierry Doré³, il faut non seulement parler des expériences réussies comme nous le faisons aujourd'hui, mais aussi discuter ensemble des trajectoires et de leurs horizons. En Guadeloupe, comme l'expliquait Sébastien Zanoletti⁴, les producteurs de

³ Professeur d'agronomie et directeur scientifique à AgroParisTech, il intervenait dans la première table ronde.

⁴ Directeur de l'innovation et du développement durable à l'Union des groupements de producteurs de bananes de Guadeloupe et Martinique. Intervenant de la Table ronde 3, « consommer moins d'intrants ».

bananes ont diminué l'usage des produits phytosanitaires de 50 % en trois ans. Si on ne peut pas le faire en métropole, c'est peut-être aussi une question de verrouillage. Il faudrait rapidement comprendre ce qui bloque le système. J'ai parfois l'impression que nous savons où nous voulons aller et que nous sommes dans une voiture au puissant moteur, mais que quelqu'un tient le frein à main.

Confiance

Je vous ai parlé de beauté. Beaucoup de témoins ont parlé de plaisir. Un agriculteur a dit : faire de l'agronomie, c'est se faire plaisir et « ce plaisir là, on ne pourra pas nous l'enlever ». Il a précisé également que la science doit aider les agriculteurs à comprendre ce qui marche, non pas pour le seul plaisir d'apprendre mais parce que la compréhension est le moteur de l'action. Si le choix est de réintroduire du vivant dans les systèmes, il faut donc réintégrer de la complexité : c'est cela qui est moderne, qui demande de l'intelligence.

Produire autrement, c'est vivre autrement. C'est accepter d'échanger du revenu et du prestige pour du temps libre, de la qualité de vie, de la biodiversité. Quand Régine Prion⁵ parlait du « formatage » des plus jeunes, n'indique-t-elle pas là que la question est encore plus vaste ? Si la réussite se mesure à la capacité à consommer, on aura du mal à construire de nouveaux modèles. Or je crois que, tous, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, Français ou Belges, nous avons d'autres envies. J'ai comme l'impression que le ministre Stéphane Le Foll, a envie d'être utile, d'être porteur d'un projet, et que cela qui nous motive. Nous avons en plus l'envie de le faire ensemble car nous l'avons dit cet après-midi, « Rien n'était possible tant qu'on n'était pas unis ». Votre devise c'est *Liberté, Egalité, Fraternité*. La nôtre, en Belgique, c'est *L'union fait la force*.

Changer, c'est certes prendre un risque mais continuer selon le modèle actuel est également un facteur de risque. A cette différence père : la plupart des acteurs que nous avons entendus aujourd'hui ont pris un risque individuel, alors que le modèle agricole ancien nous fait prendre un risque collectif. Cette approche collective est première quand on pense au territoire et je rejoins sur ce point Luc Delas⁶.

Cohérence

La cohérence, c'est de changer vraiment. Ne pas s'accommoder, ne pas faire semblant. Il faut le faire « pour de vrai ». Etre cohérent, c'est aussi apprendre à dire non. On nous l'a montré aujourd'hui, produire autrement c'est aussi renoncer, faire avec moins, accepter de nouvelles règles, oublier un peu le critère de « propreté » des sols. A l'Inra, des chercheurs étudient l'innovation par retrait : innover en ne faisant pas. C'est notamment l'enjeu des techniques de cultures simplifiées. Mais qu'y a-t-il alors à transférer ? Du « rien » ? Pas vraiment. Ce qui est transférable est impalpable, mais ce n'est pas rien, c'est du savoir, c'est l'intelligence du système.

Etre cohérent, c'est aussi accepter de s'autoévaluer et de s'évaluer collectivement. Il y a des recherches possibles sur l'évaluation certificative et sur la prospective participative. Cela

⁵ Directrice de l'établissement public local d'enseignement agricole de Limoges. Table ronde 2 : « Renforcer la solidité économique en production laitière par la diversité et l'autonomie ».

⁶ Directeur de la chambre régionale d'agriculture de Picardie, table ronde 5.

existe mais c'est encore trop confidentiel aujourd'hui. Dans cette voie, les Belges et les Hollandais ont des expériences à vous faire partager.

Etre cohérent, c'est enfin ne pas avoir peur de dire les incohérences. Elles peuvent être liées à la question d'échelle. Notre échelle, Jean-Paul Delevoye ⁷ nous l'a indiquée en ouverture, c'est celle des générations futures. Si nous voulons viser cet horizon, il nous faut le temps et les moyens. Il nous faut retrouver de la profondeur, à l'instar de l'arbre et de ses racines. On nous a proposé aujourd'hui de passer d'une agriculture instantanée à court terme à une agriculture cumulative, qui se construit dans la durée, qui traverse parfois les orages mais qui se donne les moyens d'être chaque année plus pertinente.

Enfin, être cohérent, c'est mettre nos actions en concordance avec nos pensées comme l'a dit l'agriculteur Jean-Sébastien Gascuel.

Convergence

Si des trajectoires diverses sont possibles, elles seront d'autant plus efficaces qu'elles convergeront. L'innovation doit être systémique. Parmi mes cours, j'enseigne l'analyse des systèmes à l'Université de Louvain et je peux vous dire qu'en la matière, il y a deux approches : celle des grandes théories des physiciens ou des ingénieurs et celle qui consiste à partir de la réalité d'une exploitation car, par définition, l'exploitation est un système. Le problème, c'est que les chercheurs le réduisent souvent à une discipline. De ce côté là, aussi, il faut renforcer nos capacités à aborder la complexité. Or il faut cinq à dix ans pour réaliser une transition en agroécologie et plus de dix ans pour former un chercheur. Si on veut être prêt, il ne faut donc pas attendre que les chercheurs changent, il faut s'appuyer sur les motivations d'aujourd'hui pour engager de jeunes chercheurs dans cette voie. Il faut des moyens nouveaux, il faut lancer des thèses, soutenir des projets même à risque. Et, au-delà de l'assemblage des connaissances disciplinaires, se demander comment construire de nouvelles connaissances notamment sur les processus.

L'agroécologie n'est pas un mot magique qui nous dispense de la technologie, l'un d'entre nous l'a dit . Elle nous oblige toutefois à hiérarchiser la technologie aux objectifs du système. Dans ce sens, je veux bien que l'agroécologie nous rapproche de l'industrie, comme l'a indiqué le chercheur Jean Boiffin, à la condition expresse que l'industrie accepte de renégocier ses objectifs. Car en termes de cohérence par rapport aux défis de demain, les agriculteurs me semblent nettement en avance sur les industries.

Les deux équipes

Il y a donc du travail pour au moins deux types d'équipes. L'une qui, sur le terrain, en partant des problèmes qu'elle rencontre, développe des systèmes innovants, performants, répondant au cadre de l'agriculture de demain. L'autre qui construit les nouveaux indicateurs de performance, détecte les verrouillages, étudie les comportements. En un mot, qui fait de la transition de l'agriculture l'objet même de sa quête. Car une agriculture repensée constitue bien un objet de recherche à part entière : il faut certes développer des solutions pour de nouveaux systèmes agricoles, mais aussi de façon plus globale, plus holistique, faire de ces systèmes agricoles, de leur histoire, de leur gouvernance, de leur avenir, un objet de réflexion.

⁷ Président du Conseil économique, social et environnemental, qui accueillait le colloque.

Les mêmes acteurs peuvent jouer dans les deux équipes mais les questions sont différentes. D'un côté le « comment », de l'autre le « pourquoi ». D'un côté, des solutions pour un système, de l'autre, des questions sur le système et sur les trajectoires possibles et impossibles. Dans ce domaine là, la France a été leader et doit le rester.

Et puis, comme au rugby, il y a une troisième mi-temps en agriculture, une troisième équipe. C'est celle qui articule les politiques, les stratégies et les pratiques. Celle qui accompagne et qui cadre. Comme d'autres avant moi, je plaide pour que cette équipe de conseil soit découplée des logiques de commercialisation et qu'elle soit notamment intégrée aux processus d'apprentissage. La diffusion est une question clé dans le monde de la recherche en sciences sociales. Diffuser un modèle, une technique est une intention louable mais que met-on derrière ce mot ? Savons-nous à la place de l'autre ce qui est bon pour lui ? A cette logique de cadrage, je préfère une logique de co-construction : prendre ensemble ses responsabilités pour identifier les questions et construire les trajectoires qui y répondent.

Conclusion

Les acteurs de l'agroécologie font un beau métier et ont le sentiment que cette nouvelle trajectoire pour l'agriculture est bien plus qu'une posture. De mon côté, j'ai découvert qu'être chercheur en agroécologie, c'est aussi un beau métier. J'ai arrêté une carrière en bioinformatique pour m'investir dans ce nouveau défi. Cela me permet de me reconnecter avec le milieu agricole, de partir de ses questions et donc de me sentir plus utile. Cela me permet également d'aborder la complexité. Et comme Marie-Pierre Liautaud (agricultrice), je m'« éclate » dans mon métier. Et, surtout, je « m'éclate » collectivement. On peut en être fier, mais à la condition que cette liberté individuelle ne nuise pas sur le long terme au bien-être collectif.

Quelqu'un demandait ce matin « *est-ce que la recherche suit ?* ». Non, elle ne suit pas car la recherche est sur des temporalités très longues. Elle a du mal à se réorienter. Et de ce point de vue, elle a besoin de l'accompagnement des agriculteurs.

Le chercheur joue également le rôle d'un éclaireur pour anticiper les possibles, créer des degrés de liberté. Et il a enfin la possibilité, surtout s'il est en sciences humaines ou dans une logique interdisciplinaire, d'articuler les niveaux, de la parcelle aux filières.

Pour moi, produire autrement, c'est réencastrier l'agriculture dans la société, participer à un projet global et citoyen de transition de nos sociétés. Se donner ce cap et s'y tenir quel que soit le temps que cela prend. Il faut se hâter avec sagesse car l'urgence est souvent mauvaise conseillère.

Je remercie tout ceux qui ont organisé cette journée et, singulièrement, le ministre Stéphane Le Foll, de m'avoir permis d'y assister. Je suis heureux et fier d'être avec vous aujourd'hui.

Venu d'un pays voisin qui attend de la France d'autres contributions que des évadés fiscaux, nous vous regardons comme un modèle. Si l'agriculture du passé était celle des stocks de céréales, on peut rêver que l'agriculture de demain sera celle des stocks de connaissance. Comme voisin, comme cousin, je rêve d'une France exportatrice de savoirs, d'expérimentations. Une France agricole qui produit autrement pour elle-même mais aussi comme modèle pour les autres pays européens voire pour le monde entier. On en a peu parlé aujourd'hui, mais l'Afrique où je travaille régulièrement est aussi à la croisée des chemins. Les agriculteurs qui y cultivent sur de toutes petites surfaces et sans aucun intrant ont aussi

des choix à faire. On leur propose plusieurs modèles dont certains les amèneraient à revivre la trajectoire que nous avons vécue et que nous essayons de corriger aujourd'hui. Etre solidaire avec eux, c'est prendre les risques ensemble. Eux aussi ont besoin d'une agroécologie pertinente, cohérente et ambitieuse. C'est une démarche d'apprentissage et nous devons avoir la modestie de comprendre que nous n'en sommes qu'aux balbutiements. Mais les défis sont là, les citoyens nous attendent, il nous faudra donc apprendre vite. Moi, j'ai beaucoup appris aujourd'hui. Merci à vous tous pour cela.